

Constant Guignard, un secrétaire de commune discret

Celui-ci fut le greffe de la commune du Lieu de 1862 à 1887. A son décès à cette date, il laisse de profonds regrets, sa tenue des registres, ses correspondances, étant d'une bienfaisance impeccable.

Il sera remplacé dès son décès par Samuel Rochat Saïset des Charbonnières.

Le premier avait fait 25 ans, le second, en place de 1887 à 1926, 39 ans.

Que voilà donc des fonctionnaires communaux exemplaires.

Constant Guignard, en février 1871, ne signale qu'à peine dans ses procès-verbaux l'arrivée des Bourbakis. Par contre il établira un historique des événements qui deva bientôt figurer, en pièce jointe, dans le registre A18 en cours.

Ses PV portent sur les registres A 17 à A 21.

Constant Guignard ne pouvait qu'habiter le Lieu. Nous ignorons quelle était sa maison. Nous savons simplement qu'il était marié. De ses enfants éventuels, on n'en parle pas.



Registe A18. En pièce jointe : les Bourbakis !

Entrée des débris de l'armée française de l'Est, sur le territoire de la Commune du Lieu.

Le Rhodan qui sépare la France de la Vallée du Lac de Joux et de la Suisse, présente sur la Commune du Lieu, trois passages principaux qui tous convergent à Mouthé & Chaux Neuve, de même que celui qui par les Volliat traverse la frontière au poste des Mines. La distance à franchir est à peu près égale de Mouthé aux Charbonnières, au lieu et au Sentier.

La première de ces voies, comme la dernière est aidée, présente des pentes peu roides, et, plus pratiquée, aboutit à un poste de gendarmerie.

Pour arriver au lieu, les sentiers débouchent ou sur la Fontaine aux Allemands [Verschez Claude] par le Châlet de la Cépars, ou à la Trasse, par ceux des Blains.

Tout l'hiver, par ces divers canaux, sortent des cargaisons de marchandises, à destination de la France épuisée. La quantité de neige tombée dans cette saison, fut bien inférieure à celle des autres années, aussi, sauf quelques jours d'un vent violent qui soulevait des tourbillons de neige, le traicage des bois, le transport des denrées purent s'effectuer sans entrave.

Les deux principales voies se trouvent ainsi couvertes d'une neige plus ou moins foulée et durcie par des courais récents, celle du Sentier surtout, ce qui détermina l'arrivée au Chêrit de plusieurs milliers de soldats français, tandis que la Commune du Lieu, n'en reçut que 12 à 1400.

Le dimanche 29 Janvier, se répandit la nouvelle des dévastations de l'armée de l'Est. Deux bataillons Vaudois sont mis sur pied. Au moment où les hommes appelés sous les drapeaux quittaient notre Commune, vers les six heures du soir, arrivent à l'hôtel de ville du lieu, 5 ou 6 déserteurs français, tous sous officiers, qui ne donnent aucun détail sur la position des armées belligérantes, ni sur les motifs de leur fuite. Le contingent aussitôt rassemblée inconvient la garde pour venir sur eux et en recueillir d'autres nouvelles.

Le 31 au soir, il s'en trouvait au dépôt une vingtaine lorsqu'arriva une compagnie du bataillon 45 de Naud, major en tête. Une autre compagnie stationnait à l'abbaye et au bout.

Le mercredi 1^{er} février, au matin, personne ne s'attendait aux événements qui allaient se dérouler. Cependant 2 hommes du lieu sont envoyés vers les 8 heures par l'autorité militaire dans les fermes françaises voisines pour recueillir quelques renseignements sur ce qui se passe, vers les 11 heures, ils arrivent tout courrant, avertir qu'une colonne française dont on ne voit pas la fin traverser le Rhodan, tout montés & équipés. A leur tête, (se trouve) le maire de Mouthé.

Tandis que le contingent est préposé à la garde du village, la compagnie régulière ne poste au côté de la frontière. Au moment où

où elle arrive vers chez Claude, débouche déjà la tête de la colonne française. Il pouvait être midi & demi, ou une heure. Soldats de tous corps, infanterie & cavalerie, turcos, mobiles et génie se laissent arrêter et désarmer sans résistance. Les fusils s'empilent sur les fusils, les sabres-baïonnettes s'amoncellent que toujours et toujours l'on voit le chemin de la Cèpar déverser ces hommes, ces enfants épuisés, découragés, mourant de faim, de froid, de fatigue.

À la nuit tombante, la sinistre colonne se met en marche, cortège lugubre que recueille le temple paroissial. Quoique spacieux, bientôt il refuse de contenir un plus grand nombre d'hôtes, recueillis aussitôt dans les maisons du voisinage, ainsi que deux cantinières. Les officiers trouvent un gîte à l'hôtel communal. Pendant que se passent ces faits, on apprend qu'aux Charbonnières est entrée une troupe plus nombreuse encore.

À une heure les débris d'une batterie d'artillerie enclonée à Monthé, de ces dix pièces offertes à l'armée de l'Est, par la ville de Lyon, sont à l'écure des grands bois, sans émoi dans tout le village. Vas un soldat saudois. Le Vont & l'abbaye en ont une compagnie, le contingent est au lieu.

Les premiers arrivants sont diligents par la gendarmerie sur le chef lieu du cercle, où il est procédé à leur désarmement, tandis que la demi compagnie de l'abbaye accourt aux Charbonnières, sa place naturelle. La cavalerie et la ligne arrivent pêle-mêle et désarmés au Vont sont logés un peu partout. 122 chevaux sont aussi recueillis. Ainsi, dans cette première journée, environ un millier de français sont recueils dans la Commune, soldats de toutes armes.

Le 2^e Février arrivent à leur tour les trainards qui ont passé la nuit dans les fermes. Au lieu, une certaine déposent les armes; aux Charbonnières 120. 150. Vers les trois heures de l'après midi, toute cette colonne française est de détachements suisses quitte le lieu & le Vont, se dirigeant sur Coissonay. Le 4^e un détachement de 50 hommes fut encore recueilli à la Trasse, petit corps préposé à la garde d'un passage et abandonné, ces hommes furent immédiatement conduits à la plaine.

Dès lors et pendant une quinzaine, il se passa peu de jours, où l'on ne vît arriver des français égarés, surtout des hôpitaux et des maisons de ferme où ils avaient été recueillis, ce qui porte à 13 ou 1400 le nombre des soldats de l'armée de l'Est qui se réfugièrent dans notre commune.

Il est à remarquer qu'avant et pendant l'entrée des français sur notre territoire, beaucoup de familles de Monthé et des environs, principalement des personnes du sexe féminin & des enfants, se réfugièrent dans notre commune et y séjournèrent un certain temps.

Comment ils furent recueils. La population, essentiellement industrielle, vit l'hiver du produit des plantations de choux & de pommes de terre. Quelques champs de seigle et d'orge, procurent à certaines familles, un pain grossier
mais

mais substantiel. L'été de 1870 vint tromper les légitimes espérances fondées sur l'une et l'autre récolte; aussi outre le manque de fourrages, les riverains du Lac de Joux se plaignaient de la pénurie des substances alimentaires. Joindre à cela la cherté des vivres commune à toute l'Europe occidentale, la baisse du prix du travail, les charges militaires imposées à nos hommes, et il sera facile de comprendre quelles ressources pouvait offrir la Vallée à une armée de 8-10000 hommes privés de tout.

Malgré ce manque absolu de vivres, à peine les premiers indices de l'arrivée de l'armée de l'Est étaient-ils parvenus jusqu'à nous, que chacun se mit à confectionner des soupes, à préparer des logements, et tout ce qu'il fallait pour tant de monde. Des plus pauvres aux plus aisés, ce fut vers le temple une procession d'intercession pour apporter à ces hommes affamés, qui de la soupe, qui du pain ou de lait, ou du feuillage, ou de la viande. Et celui qui avait réussi à distribuer toutes ces provisions repartait en chercher de nouvelles, cela dès quatre heures après midi, à neuf heures du soir, où la consigne fut de ne laisser entrer personne. Le lendemain dès l'aube même spectacle. Aussi ne trouvait-on au village plus ni pain, ni foin.

Un grand nombre trouverent à se loger dans les maisons du voisinage, en compagnie de nos miliciens. L'autorité municipale mit à la disposition des malades une salle pour les malades.

Nous ne voulons pas nous étendre davantage sur ce qui a été fait pour ces malheureux. Facile est-il de se vanter, et de se décerner des couronnes civiques. Nous ne dirons qu'une chose, c'est que nous ne sommes pas restés en dessous de notre tâche et pour faire face à ce que les circonstances exigeaient, les particuliers ont fait tout ce qu'ils ont pu, et quelques-uns, plus qu'ils ne pourraient.

Causes. Il nous reste à rechercher qu'elles pouvaient être les raisons qui amenèrent sur notre territoire, dans des localités perdues, au milieu des bois et des rochers, ces milliers de l'armée de l'Est, qui se laissaient dévorer par une poignée de miliciens et quelques enfants.

D'une convention passée entre les généraux Clinchant et Herzog, personne n'en avait connaissance, ni officiers, ni soldats. Premier point acquis comme fait indiscutable. Point dont il n'en fait mention, ni de la part des Suisses ni du côté des Français. Les journaux que l'on put lire dans la soirée donnèrent le mot de l'énigme.

Que disaient ces fuyitifs? Leur premier cri, comme le dernier était! Trahison! Les Russiens ne veulent pas reconnaître l'armistice et nous massacrer!

Ceci dénote de l'incapacité de l'armée à tenir tête aux conquérants. Mais de là à la seconde conséquence, le pas est grand. Les Français avaient des Russiens une terreur invincible. Ils croyaient les sentir à leurs trousses, qu'ils en étaient encore fort distants. Le fait est que l'armée de Werder couvrait la retraite à

Bombaki

Bourbaki, que seul un petit corps de cavalerie put se faire un passage sur le pays de Dex & Lyon, par un combat acharné, une fuite dans la neige à travers monts et raux. L'armée française était enveloppée, les défilés avançaient: Ils sont à une journée! à deux pas de nous! Ils environnaient Monthé, ils y entrèrent quand nous en sortions! Nos trainards les ont vus déboucher au bas du village. Tels étaient les cris d'épouvante, cauchemar qui les haïssait. Venez garde à vous, nous disaient-ils ils nous suivent. Ils ne peuvent manquer d'arriver, ces hommes sans foi, ni loi qui ne respectent ni traités, ni armistice. Même sur territoire suisse, ils croyaient sentir le sol trembler sous les charges rigoureuses des armées allemandes. Et les terribles ennemis arrivaient... le Surloudeinain - à

Monthé. N'eût été la compassion, il y aurait eu là un spectacle amusant. Mais enfin, raisonnons, voici une armée de 80 000 hommes, dont plusieurs régiments n'ont pas souffert, n'ayant pas vu le feu, forts du secours et du nom d'un Garibaldi, ayant fusils, cartouches, munitions en suffisance et en parfait état et qui, sous l'influence d'une foule terreur, abandonne la cause de son pays et se réduit à l'inaction, sur territoire neutre. Le dernier combat a été une victoire et Kellertsel livrait la clef de Belfort & de l'Alsace et sauvait la France.

Il y a quelque chose d'incompréhensible. Le Jura, Somme de montagnes boisées coupées par de profondes vallées et des gorges étroites, est cependant facile à séparer. Un mot explique tout: le désordre. Cette armée, dans les départements qu'elle occupait, se mouvait sans plan uniforme, sans connaissance des lieux. Les chefs supérieurs avaient des cartes à leur disposition, et l'on sait l'usage qu'en faisaient leurs ennemis. Les différents corps ne se souvenaient pas; ils signaient leurs positions respectives. De là des marches et des contre-marches sans but ni résultat. A peine arrivés dans un bourg, un village, à peine installés, que parvient l'ordre de repartir, soit en changeant de direction, soit en ~~se souvenant~~ même sur leurs pas. Au prix de sang versé en abondance, des positions sont enlevées, puis abandonnées sans motif. La victoire parfaite a pour fruit non le triomphe, mais la défaite.

De là à prouver que beaucoup n'ont pas vu le feu, rien de plus facile, et l'inspection des armes le démontre surabondamment, que le découragement s'emparait des plus railleux, des régiments qui avaient le plus donné, et par là le plus d'enthousiasme, le plus d'ardeur; que les courages de bouffis qui les suivraient étaient inutiles et que les pauvres animaux privés de tout, exténués de fatigues, n'étaient d'aucun profit, puisqu'on n'avait pas le temps de les abattre et d'en distribuer la viande à la troupe.

Qu'avec un pareil désordre, la meilleure intendance eût été en défaut, qu'aussi celle de l'armée française trouvait un motif excellent pour se croiser les bras. L'ambulances point; les médecins refusent de soigner les

Vichy

simples soldats.

Au reste, à voir de qui et comment se compose cette armée, chacun était à se demander si ce mot s'appliquait à la réalité. Officiers sans capacité, sans bonté, sans moralité : parlent, sans autorité. Soldats d'un jour, dont bien peu savent manier une arme, faisant la guerre sans entraînement, parce que la nécessité y est, ne donnant au mot de patrie que le sens de propre intérêt. Et tels défenseurs pouvaient-ils tenir honorement la campagne? Et les braves sont sans influence, les sous-officiers qui sont bien la crème de l'armée, placés entre l'officier jaloux de leur popularité et les soldats dont les plus turbulents sont les plus écoutés, doivent compter avec les mauvais sujets qui les entraînent.

Les populations au lieu de soutenir leurs défenseurs, les ont vus arriver avec effroi. Il faudra les nourrir, dépenser pour eux et s'attiver peut être la vengeance des Russiens. Non contents de fermer leurs entrailles à la vue de leurs compatriotes souffrants, royale réception est préparée aux envahisseurs, à la barbe de leurs compatriotes.

Avec cela, le froid, la neige, les privations, tout cet ensemble montrera l'état de déconfiance de l'armée de l'Est dont la victoire eut sauvé la France. Mais à ce mot de victoire, une question sérieuse se pose. Désiraient-ils la victoire? On a beaucoup employé le mot de traître, en l'appliquant aux officiers, à tous les généraux. Un général, fut-il Garibaldi, ou de Werder, n'eut pas réussi à vaincre avec de pareils éléments. Mais c'est des soldats que nous voulons parler. Le gouvernement républicain n'obtient guère leurs sympathies; les prêtres, les émissaires du trône déchu, les travaillent. Ils sentent tout ordre peu sûr. Le gouvernement qu'ils doivent soutenir n'est pas le leur, ils sont lâches ou trahis.

Aussi lorsqu'à Marthe on leur dit: Sauve qui peut! La misère est à deux pas! Nous s'y rendent pour y trouver rien, repos, rires.

Le Lion le 10, Mai 1871 .

Et Fignara St. Mpl.

Certains hommes écrivains:
Gustave Rochet et Albin Bégin
du Charron.

Du 25 J^{bre} 1884.

Présidence de M^r Jules Péronne, syndic.

Ces-les membres sont présents.

M^r le syndic annonce officiellement la mort de notre digne secrétaire, Constant Guignard, survenue le 21 courant après une courte maladie qui l'a subitement atteint.

Mort de Constant Guignard.

Né le 25 J^{bre} 1860. Pendant cette période d'à peu près 25 ans, il a constamment fait preuve de capacités hors le commun et s'est acquitté de ses fonctions avec une fidélité digne d'éloges. La Commune perd en lui un employé intègre; l'administra-

~~note du 25 J^{bre}~~

tion un secrétaire qu'elle remplacera difficilement. La Municipalité lui rend ainsi le témoignage d'avoir bien mérité de la Commune et prend une vive part au deuil de sa famille éprouvée. Une lettre de sympathie sera adressée à la veuve du défunt.

Constant Guignard raconte les Bourbakis

L'une des rétrospectives concernant la retraite de l'armée de l'est, est celle de Constant Guignard, alors secrétaire municipal de la commune du Lieu. Il l'écrivit peu après les événements pour la faire figurer en annexe du registre des procès-verbaux de l'époque. Il a donné lieu à une première brochure intitulée « Les bourbakis², Editions Le Pèlerin, Les Charbonnières, 1978, Collection « Jadis » no 8. Nous l'avons repris une seconde fois, avec en prime la copie du document original. Ceci dans le no 75 de notre collection « Etudes et documents », en 1978.

La version que nous donnons ci-dessous parut dans la FAVJ de 1919¹. Le gros registre de la commune avait probablement été faire un tour du côté de l'Imprimerie Dupuis, à moins que le secrétaire communal de l'époque, Samuel Rochat Saïset, ait procédé lui-même à une copie manuscrite qu'il aurait ensuite transmise au journal local. C'était là la première version imprimée.

Entrée des débris de l'armée française de l'Est sur le territoire de la commune du Lieu.

Le Risoud, qui sépare la France de la Vallée du Lac de Joux et de la Suisse, présente sur la Commune du Lieu trois passages principaux qui tous convergent à Mouthe et Chaux-Neuve, de même que celui qui, par le Solliat, traverse la frontière au Poste des Mines. La distance à franchir est à peu près égale de Mouthe aux Charbonnières, au Lieu et au Sentier.

La première de ces voies, comme la dernière, est aisée, présente des pentes peu raides et, plus pratiquée, aboutit à un poste de gendarmerie.

Pour arriver au Lieu, les sentiers débouchent ou sur la Fontaine Aux Allemands (Vers Chez-Claude) par le chalet des Tépaz, ou à la Frasse par ceux des Plainoz. Tout l'hiver, par ces divers canaux, sortirent des cargaisons de marchandises, à destination de la France épuisée. La quantité de neige tombée dans cette saison fut bien inférieure à celle des autres années ; aussi, sauf quelques jours d'un vent violent qui soulevait des tourbillons de neige, le trainage des bois, le transport des denrées purent s'effectuer sans entrave.

Les deux principales voies se trouvèrent ainsi si couvertes d'une neige plus ou moins foulée et durcie par des convois récents, celle du Sentier surtout, ce qui détermina l'arrivée au Chenit de plusieurs milliers de soldats français, tandis que la commune du Lieu n'en reçut que 1200 à 1400.

Le dimanche 29 janvier, se répandit la nouvelle des désastres de l'armée de l'Est. Deux bataillons vaudois sont mis sur pied. Au moment où les hommes appelés sous les drapeaux quittent notre commune, vers les six heures du soir, arrivent à l'Hôtel-de-Ville du Lieu 5 ou 6 déserteurs français, tous sous-

¹ Du 27 février, du 27 mars, du 3 avril, du 10 avril 1919.

officiers, qui ne donnent aucun détail sur la position des armées belligérantes, ni sur les motifs de leur fuite. Le contingent aussitôt rassemblé monte la garde pour veiller sur eux et en recueillir d'autres encore. Le 31 au soir, il s'en trouvait au dépôt une vingtaine, lorsqu'arriva une compagnie du bataillon 45 de Vaud, major en tête. Une autre compagnie stationnait à l'Abbaye et au Pont.

Le mercredi 1^{er} février, au matin, personne ne s'attendait aux événements qui allaient se dérouler. Cependant 2 hommes du Lieu sont envoyés vers les 8 heures par l'autorité militaire dans les fermes françaises voisines pour recueillir quelques renseignements sur ce qui se passe². Vers les 11 heures, ils arrivent tout courant, avertir qu'une colonne française dont on ne voit pas la fin traverse le Risoud, toute montée et équipée. A sa tête se trouve le maire de Mouthe.

Tandis que le contingent est préposé à la garde du village, la compagnie régulière se porte du côté de la frontière. Au moment où elle arrive Vers Chez-Claude, débouche déjà la tête de la colonne française. Il pouvait être midi et demi ou une heure. Soldats de tous corps, infanterie ou cavalerie, turcos, mobiles et génie se laissent arrêter et désarmer sans résistance. Les fusils s'empilent sur les fusils, les sabres-baïonnettes s'amoncellent que toujours et toujours l'on voit le chemin de la Tépaz déverser ces hommes, ces enfants épuisés, découragés, mourant de faim, de froid, de fatigue.

A la nuit tombante, la sinistre colonne se met en marche, cortège lugubre que recueille le temple paroissial. Quoique spacieux, bientôt il refuse de contenir un plus grand nombre d'hôtes reçus aussitôt dans les maisons du voisinage ainsi que deux cantinières. Les officiers trouvent un gîte à l'hôtel communal. Pendant que se passent ces faits, on apprend qu'aux Charbonnières est entrée une troupe plus nombreuse encore.

A une heure, les débris d'une artillerie enclouée à Mouthe de ses dix pièces offertes à l'armée de l'Est par la Ville de Lyon entre à son tour.

Les premiers arrivants sont dirigés par la gendarmerie au chef-lieu du cercle³, où il est procédé à leur désarmement, tandis que la demi-compagnie de l'Abbaye accourt aux Charbonnières, sa place naturelle. La cavalerie et la ligne arrivent, pêle-mêle et désarmés au Pont, leurs soldats sont logés un peu partout. 122 chevaux sont aussi recueillis. Ainsi, dans la première journée, environ un millier de Français sont reçus dans la commune, soldats de toutes armes.

Le 2 février arrivent à leur tour les traînards qui ont passé la nuit dans les fermes. Au Lieu, une centaine déposent les armes ; aux Charbonnières, 120-150. Vers les trois heures de l'après-midi, toute cette colonne française, escortée de détachements suisses, quitte Le Lieu et Le Pont, se dirigeant sur Cossonay. Le 4, un détachement de 50 hommes fut encore recueilli à la Frasse, petit corps préposé à la garde d'un passage et abandonné. Ces hommes furent immédiatement conduits à la plaine.

² Ces deux hommes étaient Constant Rochat et Eloi Piguet.

³ Cercle du Pont.

Dès lors et pendant une quinzaine, il se passera peu de jours où l'on ne vit arriver des Français égrenés, sortant des hôpitaux et des maisons de ferme où ils avaient été recueillis, ce qui porte à 1300 ou 1400 le nombre des soldats de l'armée de l'Est qui se réfugièrent dans notre commune.

Il est à remarquer qu'avant et pendant l'entrée des Français sur notre territoire, beaucoup de familles de Mouthe et des environs, principalement des personnes du sexe féminin et des enfants, se réfugièrent dans notre commune et y séjournèrent un certain temps.

Comment ils furent reçus

La population, essentiellement industrielle, vit, l'hiver, du produit des plantations de choux et de pommes de terre. Quelques champs de seigle et d'orge procurent à certaines familles un pain grossier mais substantiel. L'été de 1870 vint tromper les légitimes espérances fondées sur l'une et l'autre récolte ; aussi, outre le manque de fourrage, les riverains du lac de Joux se plaignaient de la pénurie des subsistances alimentaires. Joignez à cela la cherté des vivres commune à toute l'Europe occidentale, la baisse du prix du travail, les charges militaires imposées à nos hommes, et il sera facile de comprendre quelles ressources pouvaient offrir la Vallée à une armée de 8 à 10 000 hommes privés de tout.

Malgré ce manque absolu de vivres, à peine les premiers indices de l'arrivée de l'armée de l'Est étaient-ils parvenus jusqu'à nous, que chacun se mit à confectionner des soupes, à préparer des logements et tout ce qu'il fallait pour tant de monde. Des plus pauvres aux plus aisés, ce fut, vers le temple, une procession ininterrompue pour apporter à ces hommes affamés, qui de la soupe, qui du pain ou du lait, ou du fromage, ou de la viande. Et celui qui avait réussi à distribuer toutes ces provisions repartait en chercher de nouvelles, cela dès quatre heures après-midi à neuf heures du soir, où la consigne fut de ne laisser entrer personne. Le lendemain, dès l'aube, même spectacle. Aussi ne trouvait-on au village plus ni pain, ni farine. Un grand nombre trouvèrent à se loger dans les maisons du voisinage, en compagnie de nos miliciens. L'autorité municipale mit à la disposition des médecins une salle pour les malades.

Nous ne voulons pas nous étendre davantage sur ce qui a été fait pour ces malheureux. Facile est-il de se vanter et de décerner des couronnes civiques. Nous ne dirons qu'une chose, c'est que nous ne sommes pas restés en dessous de notre tâche et pour faire face à ce que les circonstances exigeaient, les particuliers ont fait tout ce qu'ils ont pu et, quelques-uns, plus qu'ils ne pouvaient.

Causes

Il nous reste à rechercher quelles pouvaient être les raisons qui amenèrent sur notre territoire, dans des localités perdues, au milieu des bois et des rochers, ces milliers de l'armée de l'est qui se laissaient désarmer par une poignée de miliciens et quelques enfants.

D'une convention, passée entre les généraux Clinchant et Herzog, personne n'en avait connaissance, ni officiers ni soldats. Premier point acquis comme fait indiscutable. Point dont il n'est fait mention, ni de la part des Suisses, ni du côté des Français. Les journaux que l'on put lire dans la soirée donnèrent le mot de l'énigme.

Que disaient ces fugitifs ? Leur premier cri, comme le dernier était : « Trahison ! Les Prussiens ne veulent pas reconnaître l'armistice et nous massacrent ! »

Ceci dénote de l'incapacité de l'armée à tenir tête aux conquérants. Mais, de là à la seconde conséquence, le pas est grand. Les Français avaient des Prussiens une terreur inouïe. Ils croyaient les sentir à leurs trousses, qu'ils en étaient encore fort distants. Le fait est que l'armée de Werder coupait la retraite à Bourbaki, que seul un petit corps de cavalerie put se frayer un passage sur le pays de Gex et Lyon, par un combat acharné, une fuite dans la neige, à travers monts et vaux. L'armée française était enveloppée, les Prussiens avançaient : « Ils sont à une journée, à deux pas de nous ! Ils environnaient Mouthe, ils y entraient quand nous en sortions ! Nos traînards les ont vus déboucher au bas du village. » Tels étaient les cris d'épouvante, cauchemar qui les hantait. « Prenez garde à vous, nous disaient-ils, ils nous suivent. Ils ne peuvent manquer d'arriver, ces hommes sans foi ni loi, qui ne respectent ni traités ni armistice. » Même sur territoire suisse, ils croyaient sentir le sol trembler sous les charges vigoureuses des armées allemandes. Et les terribles ennemis arrivaient... le surlendemain, Mouthe. N'eût été la compassion, il y aurait eu là un spectacle amusant.

Mais enfin, raisonnons. Voici une armée de 80 000 hommes, dont plusieurs régiments n'ont pas souffert, n'ayant pas vu le feu, forts du secours et du nom d'un Garibaldi, ayant fusils, canons, munitions en suffisance et en parfait état et qui, sous l'influence d'une folle terreur, abandonne la cause de son pays et se réduit à l'inaction sur territoire neutre. Le dernier combat a été une victoire ; et Villersexel livrait la clef de Belfort et de l'Alsace et sauvait la France. Il y a là quelque chose d'incompréhensible. Le Jura, semé de montagnes boisées, coupé par de profondes vallées et des gorges étroites, est cependant facile à défendre.

Un mot explique tout : le désordre. Cette armée, dans les départements qu'elle occupait, se mouvait sans plan uniforme, sans connaissance des lieux. Peu de chefs supérieurs avaient des cartes à leur disposition et l'on sait, l'usage qu'en faisaient leurs ennemis. Les différents corps ne se soutiennent pas ; ils ignorent leurs positions respectives. De là, des marches et des contremarches sans but ni

résultat. A peine arrivés dans un bourg, un village, à peine installés que parvient l'ordre de repartir, soit en changeant de direction, soit en revenant même sur leurs pas. Au prix de sang versé en abondance, des positions sont enlevées, puis abandonnées sans motif. La victoire, parfois, a pour fruit non le triomphe mais la défaite.

De là à prouver que beaucoup n'ont pas vu le feu, rien de plus facile, et l'inspection des armes le démontre surabondamment ; que le découragement s'emparait des plus vaillants, des régiments qui avaient le plus donné et, par là, le plus d'enthousiasme, le plus d'ardeur ; que les convois de bœufs qui les suivaient étaient inutiles et les pauvres animaux, privés de tout, exténués de fatigues, n'étaient d'aucun profit, puisqu'on n'avait pas le temps de les abattre et d'en distribuer à la troupe

Qu'avec un pareil désordre, la meilleure intendance eût été en défaut, qu'aussi celle de l'armée française trouvait un motif excellent pour se croiser les bras. D'ambulances, point ; les médecins refusent de soigner les simples soldats.

Au reste, à voir de qui et comment se compose cette armée, chacun était à se demander si ce mot s'appliquait à la réalité. Officiers sans capacité, sans bonté, sans moralité, parlant sans autorité. Soldats d'un jour, dont bien peu savent manier une arme ; faisant la guerre sans entrain, parce que la nécessité y est, ne donnant au mot de patrie que le sens de propre intérêt. De tels défenseurs pouvaient-ils tenir honorablement la campagne ? Et les braves sont sans influences ; les sous-officiers qui sont bien la crème de l'armée, placés entre l'officier jaloux de leur popularité et les soldats, dont les plus turbulents sont les plus écoutés, doivent compter avec les mauvais sujets qui les entravent.

Les populations, au lieu de soutenir leurs défenseurs, les ont vus arriver avec effroi. Il faudra les nourrir, dépenser pour eux et s'attirer peut-être la vengeance des Prussiens. Non contents de fermer leurs entrailles à la vue de leurs compatriotes souffrants, royale réception est préparée aux envahisseurs, à la barbe de leurs compatriotes.

Avec cela, le froid, la neige, les privations. Tout cet ensemble montrera l'état de déconfiture de l'armée de l'Est dont la victoire eût sauvé la France.

Mais à ce mot de victoire, une question sérieuse se pose. Désiraient-ils la victoire ? On a beaucoup employé le mot de traître, en l'appliquant aux officiers, à tous les généraux. Un général, fut-il Garibaldi ou de Werder, n'eut pas réussi à vaincre avec de pareils éléments. Mais c'est des soldats dont nous voulons parler. Le gouvernement républicain n'obtient guère leurs sympathies ; les prêtres, les émissaires du trône déchu les travaillent. Ils sentent tout ordre peu sûr. Le gouvernement qu'ils doivent soutenir n'est pas le leur, ils sont lâches ou traîtres.

Aussi, lorsqu'à Mouthe on leur dit : « Sauve qui peut ! La Suisse est à deux pas ! », tous s'y rendent pour y trouver vie, repos, vivres.

Le Lieu, 10 mai 1871, Constant Guignard, secrétaire municipal.

